

# Les manuscrits arabes et *ajami* au Cameroun: état des lieux et approche codicologique

Hamadou Adama

Université de Ngaoundéré, Cameroun

Résumé:

L'histoire des manuscrits arabes et *ajami* au Cameroun remonte au milieu du 18e siècle. Elle est la résultante d'une action combinée entreprise par le prosélytisme musulman et l'activité marchande des populations venues, pour essentiel, de l'Afrique occidentale. Les commerçants ouest-africains et les voyageurs, tan européens qu'arabo-berbères, y ont contribué à vulgariser le papier italien *tre lune*, pendant que les marabouts itinérants y ont participé à l'éclosion et à la démocratisation de savoir islamique. La combinaison des ces facteurs a donné lieu à l'instauration des chancelleries royales et à l'élaboration des thématiques qui relèvent la chronique, de la diplomatie et de panégyrique. Le style qualifie de sudani y est proche des formes calligraphique rependues dans le soudan occidental. L'encre et la plume sont conçues à partir des matériaux locaux. Les recherches dans ce domaine sont embryonnaires et très peu de manuscrits sons aujourd'hui inventoriés. Bien que le déficit de compétences constitue l'obstacle majeur, la redécouverte des ces sources inédites de l'histoire du Cameroun par les jeunes chercheurs demeure encourageante.

ملخص:

وأنشطة الفاتحين، المسلمون قبل من الجمعاعية الوجود تضافر نتيجة وذلك عشر، الثامن القرن من تصف إلى الكاميريون في والعجمية العربية المخطوطات تاريخ يعود الإيطالية الورقيات نشر في جميعا ساموا قدا البربر والعرب الأوربيين والرحلون، الإفريقيون، الغرب التجار كان حيث الغربية، الإفريقية من أساسا القادمة الجمعاعات على ذلك ساعد كما وإمارات، ممالك لإقامة فرصة أعطى قد العوامل هذه تضافر وكان ديمقراطية، أكثر الإسلامية المعرفة بجعل المتنقلون المعلومون قام الذي الوقت في التنظيم، المتوفرة المواد من والقلم المداد أخذوا. الغربية الإفريقية حتى الممتدة الأرض من البقعة على ليقع بالسودان، الدبلوماسية،فالتعبيرو على قائمة راسخة جذور تكويين أكبر من يعد المجال في والخبرات الكفاءات نقص أن شك ولا حالي، وحصره جمعها تم المخطوطات من جدا وقليل والبسيطة، السهلة المواضيع يتناول في البحث وكان محلي، تشجيعها التي الأمور من يظل الكاميريون تاريخ في النادرة المصادر لهذه الباحثين الشباب اطلاع وأن تواجهها، التي التحديات.

## Abstract

Arabic and *ajami* manuscripts have been written in Cameroon since the mid eighteenth century. They resulted from a combination of initiatives from Islamic proselytisers and commercial activity (mostly initiated by the migrant populations from West Africa). Muslim traders contributed to the popularisation of the Italian paper *tre lune* while the itinerant scholars actively promoted the rising and democratization of Islamic knowledge. The combination of these factors contributed to the creation of royal chancelleries containing documents of many different types such as chronicles, diplomatic letters and poetic eulogies. The commonly used sūdânî style is close to to the calligraphic norms developed in Sudanic Africa. Both ink and pens were made from local materials. Today, research in this domain is just starting and very few manuscripts have been catalogued so far. Hampered by a lack of skills in reading Arabic writing, the rediscovery of these original primary sources of Cameroonian history by the younger generation of historians has great promise.

# Les manuscrits arabes et *ajami* au Cameroun: état des lieux et approche codicologique

Hamadou Adama

Université de Ngaoundéré, Cameroun

La rédaction des manuscrits arabes et *ajami*<sup>1</sup> au Cameroun est une tradition qui remonte au tout début du 19<sup>e</sup> siècle avec l'avènement d'un ordre musulman instauré à la suite d'une action guerrière conduite par l'émir Modibbo Adama de Yola, lieutenant du Cheikh Ousman dan Fodio, fondateur du califat de Sokoto dans l'actuel Nigeria. Cette tradition s'est installée depuis lors dans l'Adamawa. Elle s'est répandue dans tous les abords sud du bassin tchadien et elle s'est reproduite à travers les écoles coraniques disséminées dans tout le sahel, bien avant l'instauration de l'ordre colonial dans cet espace ouvert aux influences arabo-berbères.

Outre sa fonctionnalité multiple, la maîtrise de l'alphabet arabe confère aux musulmans une arme redoutable pour rendre pérenne une domination militaire sur de nombreux peuples et de vastes territoires. Cette expérience rédactionnelle acquise auprès d'érudits de renom s'avère intéressante à plus d'un titre.

Aux sollicitations des souverains régnants à l'endroit des rédacteurs et copistes, viennent s'ajouter les réquisitions des administrateurs allemands, anglais et français qui se sont succédés au Cameroun à partir de la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Loin d'étouffer un tel savoir ou de le congédier, ces derniers contribuent, à leur manière, à la vulgarisation de l'écrit dans les territoires passés sous leurs administrations respectives. Ainsi, de nombreux administrateurs se font assister par des rédacteurs des manuscrits arabes et *ajami* pour « mettre en valeur » leurs nouvelles possessions territoriales et communiquer avec leurs administrés plus familiers à l'alphabet arabe. Du côté musulman, et grâce à la vulgarisation du papier devenu accessible à la suite des échanges avec l'espace maghrébin, on assiste à une effervescence littéraire dont la première conséquence se traduit par la confection de nombreuses sources primaires et secondaires de l'histoire sous-régionale. Paradoxalement, l'exploitation de toutes ces sources dont la plupart sont inédites dans la compréhension des savoirs endogènes demeure balbutiante.

Pour les entités politiques musulmanes qui se sont constituées dans l'espace sahélien tout comme pour les autorités coloniales qui s'y sont installées après avoir imposé leur supériorité militaire, les manuscrits arabes et *ajami* ont joué un rôle éminemment décisif dans le commandement et l'organisation administrative de la nouvelle société centrée autour du lamidat. Ils participent également en tant que support pédagogique de premier choix à la formation islamique et juridique des juristes et érudits de renom (*ulema*). Leur apport dans le renseignement et dans la facilitation de la communication militaire sur toute l'étendue territoriale comprise entre le lac Tchad et les versants méridionaux du plateau de l'Adamaoua, jusque dans le royaume bamum en zone équatoriale, demeure incontestable.

De manière générale, les manuscrits confectionnés dans l'Adamawa comportent des spécificités codicologiques qui les distinguent de ceux qu'on rencontre dans la sphère d'influence de Toumbouctou au Mali et dans celle du Soudan oriental. Tous renferment néanmoins de précieuses informations sur leurs auteurs ou commanditaires et sur des thématiques diverses et variées. Ils apportent, de l'intérieur, un témoignage vivant et inédit, au-delà des savoirs dont ils sont intrinsèquement porteurs.

La présente contribution se propose de faire un état des lieux de la recherche entreprise sur les manuscrits arabes et *ajami* au Cameroun, en mettant d'abord l'accent sur le profil des auteurs, les supports utilisés et les contenus des manuscrits. Puis, et corrélativement à l'étude des aspects codicologiques desdits manuscrits, elle tentera d'aborder les difficultés inhérentes à la traduction des contenus et à la restitution des contextes, afin de donner aux manuscrits toute leur importance dans l'archéologie des savoirs anciens. Les échantillons des manuscrits servant d'appui à cette étude proviennent d'un inventaire opéré sur trois sites que sont Rey Bouba, Bibémi et Banyo.

## Aux origines des manuscrits arabes et *ajami*

Plusieurs événements historiques ont contribué à l'importation de la tradition rédactionnelle des manuscrits arabes et *ajami* au Cameroun. Deux faits historiques retiennent néanmoins notre attention : l'avènement d'Idris Alaoma au Bornou (1581) et les campagnes subséquentes bornouanes menées contre les

---

<sup>1</sup> Ajami (de l'arabe ajamî : non arabe) désigne ce qui ne relève pas de la culture et des traditions arabes. Par ajami, il faut comprendre ici tous les textes rédigés en caractères arabes et qui relèvent des langues locales telles que le fulfulde, hausa ou kanuri, entres autres. L'utilisation de l'alphabet arabe dans la transcription des langues africaines date des premiers contacts avec l'islam. Pour les peuples du bassin tchadien, cette expérience littéraire aurait débuté à partir du 16<sup>e</sup> siècle.

tribus voisines du Sud (Mandara, Musgum, Kotoko) d’une part, et, d’autre part, l’action guerrière (*jihâd*) conduite par l’émir Modibbo Adama de Yola, sur instruction du calife Cheikh Ousman dan Fodio de Sokoto (actuel Nigeria) au tout début du 19<sup>e</sup> siècle (1806).

De manière plus directe, ces deux facteurs marquent un tournant dans l’histoire du Cameroun, étant donné qu’ils introduisent l’alphabet arabe dans les abords sud du lac Tchad. Une fois installée, la tradition littéraire se perpétue à travers des écoles coraniques et centres de formation islamique. Elle gagne du terrain vers le Sud, en s’implantant dans l’Adamawa d’où apparaissent les premières moutures de manuscrits rédigés en fulfulde et en langue hausa avec des caractères arabes (*ajami*). Elle se reproduit concomitamment dans les deux zones géographiques gagnées par le militantisme islamique, à savoir les abords sud du lac Tchad et l’Adamawa. Elle se reproduit également dans les réseaux des écoles coraniques, grâce notamment au concours de nombreux voyageurs maghrébins et marabouts itinérants qui sillonnent la région.

Outre sa fonctionnalité réelle et multiple, la maîtrise de l’alphabet arabe confère aux musulmans une arme autrement plus redoutable pour rendre pérenne une domination militaire, fragilisée par endroits, du fait de nombreuses résistances des populations autochtones aux armées musulmanes. Cette expérience rédactionnelle acquise auprès d’érudits de renom est vulgarisée par la diffusion massive du papier importé d’Orient encore sous domination ottomane et, plus tard, d’Occident lors de l’implantation de l’ordre colonial. La combinaison de tous ces facteurs donne incontestablement à la profession de rédacteurs des manuscrits un horizon prometteur et de réelles perspectives d’emploi. Mais fort curieusement, l’entreprise d’exploration des manuscrits n’est pas suffisamment développée, comparativement à leurs rôles et impacts sociopolitiques. Plusieurs paramètres inhérents à la formation des rédacteurs des manuscrits sont susceptibles d’aider à la compréhension de cette réalité.

### 1. Profil académique des auteurs de manuscrits

Il faudrait relever d’entrée de jeu que les auteurs des manuscrits arabes et en caractères arabes sont avant tout des jeunes Arabisants qui totalisent plusieurs années d’études dans des écoles coraniques et auprès de spécialistes en sciences islamiques. Ils sont masculins pour l’essentiel et subissent, durant leur apprentissage, une discipline assez sévère qui les prépare à assumer stoïquement les éventuelles disgrâces et leurs conséquences, les trahisons et révolutions de palais. Parvenus au terme de leur formation académique et, après avoir cumulé quelques années d’expérience dans la pratique de l’écriture sacré et parfois profane, ils offrent leurs services contre rémunération à des souverains régnants, soucieux du prestige et de l’aura de leurs cours. L’emploi d’un rédacteur à la plume reconnue participe aussi de la renommée et de la notoriété d’un souverain.

Dans l’ensemble, les rédacteurs de renom sont surtout de grands voyageurs et des spécialistes des sciences juridiques contraints à l’exil, par nécessité stratégique ou par intérêt. Un long séjour auprès d’un souverain pourrait non seulement engendrer des situations compromettantes, voire une certaine hostilité de la part des membres de la cour, mais également anesthésier le goût de la découverte et l’expérience de nouveaux horizons. De nombreux voyageurs arabophones répertoriés dans les manuscrits comme hôtes de marque de souverains régnants dans des théocraties situées aux abords sud du lac Tchad ou dans l’Émirat de l’Adamawa sont d’abord des maîtres sufis issus en majorité de trois confréries connues dans la région, à savoir les ordres tijane, qadiri et mahdi. Parallèlement aux projets de prosélytisme dont ils sont porteurs et qu’ils mettent à profit pour le recrutement des disciples, ils monnaient également leurs talents littéraires, leurs savoirs calligraphiques et leurs compétences en techniques équestres auprès des princes locaux. L’examen phonologique et phonétique des patronymes de quelques-uns des voyageurs itinérants ou « accompagnateurs » de guides confrériques tels que mentionnés dans les manuscrits arabes traitant des affaires juridiques permet de faire un rapprochement sur leurs origines géographiques. Vraisemblablement, celles-ci conduisent au bassin méditerranéen et plus spécifiquement aux côtes orientales de la Méditerranée. Ce sont les cas des Dabadji et Tarboudji cités par un manuscrit trouvé à Kontcha et qui date de 1908<sup>2</sup> ou des Mourad et Walid mentionnés dans les manuscrits de Modibbo Aladji Ousmanou de Bogo.<sup>3</sup>

S’agissant des lieux privilégiés de formation des auteurs de manuscrits, ceux-ci se situent généralement hors des frontières camerounaises. Ceux des auteurs de l’Extrême-nord entretiennent une relation suivie et séculaire avec le Soudan et l’Égypte alors que leurs collègues des régions du Nord et de l’Adamaoua sont, pour l’essentiel, formés dans de nombreuses medersas disséminées dans les cités-Etats hausa du califat de Sokoto. Que ce soit dans le septentrion camerounais ou dans le Nord du Nigéria, la formation académique proprement dite comporte deux niveaux : l’élémentaire et le complémentaire. Les enseignements débutent à l’âge de cinq ans avec l’apprentissage des rudiments de l’alphabet arabe, de la récitation et des fondements de l’écriture. Ils se poursuivent avec l’acquisition de la vocalisation, des principales règles grammaticales et des différentes tournures stylistiques, en approfondissant un peu plus la mémorisation

<sup>2</sup> HAMADOU ADAMA et BAH THIerno MOUCTAR, Un manuscrit arabe sur l’histoire du Royaume de Kontcha dans le Nord-Cameroun (XIX<sup>e</sup> - XX<sup>e</sup> siècle), Rabat, Institut des Études Africaines, Université Mohamed V, 2001.

<sup>3</sup> HAMADOU ADAMA et MODIBBO AMADOU ABOUBAKARY, « Modibbo al-Hâjj Usmanu (1884-1970) : the life of a Muslim Teacher and Judge in Bogo (North-Cameroon) », Sudanic Africa, A Journal of Historical Sources, Bergen, 9, 1999, p. 71-91.

des sourates et l’affinement de l’écriture. Ils se terminent par l’étude des commentaires et l’exégèse du Coran (*tafsîr*),<sup>4</sup> des traditions islamiques (hadith) et de la biographie de Mohammed (*sîra*), de la langue arabe (*lugha*), de la grammaire (*nahwu*), du droit musulman (*fiqh*), de la théologie dialectique (*kalâm*) et de la rhétorique (*balâgha*), entre autres.

Cette tradition de formation islamique qui fait recours à la pluridisciplinarité et à l’itinérance s’est répandue dans tout le Cameroun septentrional et bien au-delà, en direction de la zone équatoriale. Elle a connu ses heures de gloire sous la double colonisation allemande (1884-1916) et française (1916-1960) de la partie septentrionale du pays, en tirant profit des difficultés rencontrées par les colonisateurs à mettre sur pied une administration directe. Ainsi, en dépit de la mise en place d’un réseau de surveillance particulièrement vigilant pour soustraire la région au prosélytisme islamique en intense activité au Sahel, les administrations coloniales n’ont pu empêcher les déplacements des marabouts et cheikhs maghrébins ou infléchir la tendance à la hausse des conversions à l’islam. Face à cette impuissance à ralentir la progression de l’islam et des musulmans, compte tenu de leur faible effectif, de leur méconnaissance du terrain et de l’étendue des zones à administrer, les Européens se voient contraints de prospecter des solutions concrètes et pragmatiques pour consolider leurs positions sur les différents sites conquis. C’est donc tout naturellement qu’ils font appel aux autorités musulmanes qui avaient l’avantage de disposer des structures administratives organisées pour servir d’interface et de relais de commandement avec les populations. De nombreux lettrés musulmans influents sont ainsi enrôlés dans l’administration coloniale tout au long de la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle. C’est aussi la période au cours de laquelle l’écriture arabe connaît une véritable effervescence, en s’exportant au cœur de l’administration coloniale. Indirectement, le recrutement de traducteurs, de rédacteurs et de lettrés musulmans pour les besoins de communication liés au maintien de l’ordre social donne un second souffle au prosélytisme musulman. Aux yeux des populations non musulmanes, la réorientation de la politique coloniale qui privilégie désormais la collaboration avec les musulmans à la confrontation armée est perçue comme une reconnaissance de fait du statut de l’islam au détriment des religions coutumières. Des tentatives de réajustement de cette politique musulmane de la France au milieu des années 1920 par le haut Commissaire de la République Paul Marchand n’influenceront que très peu cette nouvelle alliance.<sup>5</sup>

Un plus grand nombre de manuscrits arabes et *ajami* qu’on trouve au Cameroun date de cette période et sont confectionnés, de manière tout à fait anonyme, par des lettrés au service de l’administration coloniale ou de ses alliés, relais et auxiliaires locaux. Cela ne veut pas dire que la tradition littéraire dans cette partie du Cameroun date de la période coloniale. Bien avant la rencontre avec l’Occident, l’alphabet arabe avait été vulgarisé dans tout le pourtour du bassin tchadien. Comme le signalent Vincent Monteil,<sup>6</sup> Hamidu Bobboyi et John O. Hunwick,<sup>7</sup> de nombreux manuscrits qui sont pour la plupart des écrits de Ousman dan Fodio et de ses fils étaient reproduits pour servir de manuels pédagogiques dans les foyers de formation académique aux abords sud et ouest du lac Tchad. Pour cette période précoloniale, les mêmes sources signalent qu’une dizaine de manuscrits comportant près de 600 pages avait été microfilmé en 1966 et porté à la connaissance de la communauté scientifique par Eldridge Mohammadou du Centre fédéral linguistique et culturel à Yaoundé.<sup>8</sup> Ces documents sont aujourd’hui introuvables au Cameroun.

Ce qu’il faudrait relever en revanche et qui, de manière générale, caractérise les manuscrits produits au Cameroun, c’est que sur ceux-ci figure habituellement la signature explicite ou implicite du commanditaire et que l’identité du rédacteur y est rarement mentionnée. Le recours à la graphologie devient alors déterminant pour l’identification des manuscrits et celle de leur zone de production, afin de pallier l’absence de datation et de mention du lieu de production.

La confrontation graphologique des manuscrits peut certes contribuer à l’élaboration de pertinentes hypothèses pouvant conduire à l’identification de l’auteur d’une œuvre manuscrite, et celle de l’origine probable du site de sa production, mais cette tentative comporte par ailleurs bien des difficultés matérielles dont la résolution s’avère être hors de notre portée. Le déficit technologique dans ce secteur de datation n’est pas le moindre. La connaissance de la langue primaire du rédacteur du manuscrit peut être déterminante dans le processus d’identification des sources manuscrites. Les interférences linguistiques et la récurrence des diglossies sont monnaie courante dans cette région traversée par des peuples issus d’hybridation multiple. Une telle démarche, bien qu’elle requiert une formation pluridisciplinaire, permet néanmoins de dégager des indications pertinentes sur les influences calligraphiques et littéraires acquises ou développées dans l’ensemble sous-régional avec des perspectives plus ou moins stimulantes.

## 2. Supports, typologie d’écritures et thématiques

<sup>4</sup> Ce sont principalement des exégèses issues de Tafsîr at-Tabarî de Muhammad ibn Jarir al-Tabari et de Tafsîr al-Jalalyn de Jalal al-Din al-Suyuti et Jalal al-Din al-Mahalli. Jalal al-Din al-Mahalli.

<sup>5</sup> A propos de Théodore Paul Marchand, voir ABWA Daniel, Commissaires et Hauts-Commissaires de la France au Cameroun (1916-1960) : Ces hommes qui ont façonné politiquement le Cameroun, Yaoundé, PUY/UCAC, 1998, p. 121-190.

<sup>6</sup> MONTEIL Vincent, « Les manuscrits historiques arabo-africains (II) », Bulletin de l’IFAN, XXVIII, sér. B, n° 3-4, 1966, p. 668-675.

<sup>7</sup> HAMID BOBBOYI and HUNWICK O. John, « Bornu, Wadai and Adamawa », in HUNWICK O. John, (ed), Arabic Literature of Africa, Vol. II, The Writings of Central Sudanic Africa, 1995, p. 383-438.

<sup>8</sup> Ces manuscrits signalés par MONTEIL Vincent, 1966, op. cit., auraient disparu aux Archives Nationales de Yaoundé.

Avant que d’aborder la typologie d’écriture privilégiée pour la rédaction des manuscrits, il conviendrait de dire quelques mots sur le support privilégié de l’écriture qu’est le papier et son importance dans la transmission du savoir.

Depuis l’introduction de l’écriture arabe au Cameroun par les deux voies que nous venons de rappeler, à savoir les voies orientales et occidentales, celle-ci a, de tout temps, utilisé le papier comme support de prédilection pour sa transcription et sa transmission. Cela dit, le papier est loin d’être l’unique support, même s’il est le plus répandu et probablement le plus pratique. Il est tout aussi courant de rencontrer d’autres supports comme la tablette de bois (*alluha*) dans le cadre des écoles coraniques, le tissu pour les étendards (*tuutawal*) ou les étoffes magiques (*leppi*), le cuir (*laral*, pl. *laré*) pour la décoration et la calligraphie de luxe. A l’exception du papier, tous les autres supports sont produits localement, grâce à l’ingéniosité des artisans qui jouissent d’un statut particulier au sein des structures administratives de l’émirat de l’Adamawa.

### Le papier, la tablette et le textile

Les premiers manuscrits arabes trouvés au Cameroun datent probablement de la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle. Ce sont surtout des textes écrits sur du papier italien à trois croissants (*tre lune*).<sup>9</sup> Ce papier est d’un format large. Il est raide et cassant avec une couleur plutôt jaunâtre. Certains auteurs, à l’instar de Walz,<sup>10</sup> Hunwick<sup>11</sup> et Bloom,<sup>12</sup> entre autres, estiment que la première apparition du papier italien dans le Sahara méridional (*Bilâd as-Sudan*) daterait du règne d’Ibrahim b. Ya’qub al-Dhakwâni al-Kanemi (mort entre 1211 et 1213). Sa vulgarisation serait intervenue à la fin du 14<sup>e</sup> siècle, à partir du règne de Mai Uthman b. Idriss de Bornou et se serait intensifiée après 1500 dans bassin tchadien. Mais, c’est véritablement vers la fin du 18<sup>e</sup> siècle, nous rapportent Passarge,<sup>13</sup> Staudinger,<sup>14</sup> que ce papier est rendu accessible à de nombreux érudits de l’Adamawa. Les explorateurs européens venus du Golfe de Guinée ainsi que les voyageurs arabo-berbères introduits à partir du Soudan central ont tout autant contribué à la vulgarisation du papier italien dans le Califat de Sokoto et dans l’émirat de l’Adamawa. Les Allemands Henrich Barth<sup>15</sup> et Gustav Nachtigal<sup>16</sup> qui ont eu à traverser cette région dans la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle en font largement écho dans leurs écrits respectifs. De récentes recherches effectuées par les disciples de l’école nigériane<sup>17</sup> dont les grandes lignes ont été élaborées à l’université d’Ibadan au Nigéria au début des années 1950, arrivent aux mêmes conclusions.<sup>18</sup>

Quant à la tablette de bois (*alluha*), celle-ci est d’un format rectangulaire d’environ 40 centimètres sur 20 et surmontée par un poignet taillé en double crochet par lequel elle est tenue par l’élève dans une école coranique classique de la savane camerounaise. Fabriquée en bois blanc extrait du tronc d’un arbre sacré (*tanni* en fulfulde ou *Balanites aegyptiaca*) ou, depuis peu, en tôle ondulée, aplanie par le menuisier du quartier. Elle est habituellement d’un coût abordable, contrairement au papier italien réservé à l’élite dirigeante. Propriété personnelle de l’élève, *l’alluha* est toujours rangée dans le vestibule servant de salle de classe ou sous l’arbre affecté au même usage aussi bien les jours ouvrables que les jours fériés. L’élève ne pourra reprendre son *alluha* qu’en cas de changement d’établissement, ou lorsqu’il aura terminé ses études élémentaires. Les tablettes de grand format richement décorées avec une calligraphie recherchée comportant plusieurs couleurs, sont de véritables œuvres d’art et se négocient à des coûts élevés.

S’agissant des étoffes magiques (*leppi*), elles sont confectionnées en petites bandes à partir des fibres de coton par des tisserands de renom. Elles sont plutôt grisonnantes. Les inscriptions qu’elles contiennent se limitent aux versets coraniques avec une portée transhistorique, intemporelle. Ce sont ces étoffes précieuses qui servent par ailleurs d’étendards dont la remise solennelle constitue une invite à l’accomplissement d’activités guerrières. Le chef d’une communauté musulmane qui reçoit l’étendard se doit d’entreprendre le jihad dans l’objectif d’agrandir un peu plus le territoire de l’islam (dâr al-islâm), en procédant, si nécessaire, à de conversions de masses des peuples préalablement soumis par la contrainte.

A l’exception du caractère tout à fait éphémère des inscriptions portées sur les tablettes de bois, du fait de leur renouvellement constant après la mémorisation de l’écrit, les exemplaires des premiers manuscrits confectionnés sur du papier italien ou sur des étoffes magiques ont été repérés chez d’anciennes familles commerçantes, dans les résidences royales des zones urbaines et, de manière surprenante, sur les places des marchés hebdomadaires des zones rurales, dans la

<sup>9</sup> Le papier italien est filigrané et comporte plusieurs variantes conçues à partir du modèle de base. La rangée d’en haut révèle la forme typique. Dans celle du centre, un des croissants est légèrement incliné. La dernière rangée fait apparaître des visages.

<sup>10</sup> WALZ Terence, « The paper trade of Egypt and the Sudan in the eighteenth and nineteenth centuries » in Daly M. W (ed), *Modernization in the Sudan. Essays in honor of Richard Hill*, New York, Lilian Berber Press, 1985.

<sup>11</sup> HUNWICK O. John, *Arabic literature of Africa: The Writings of western Sudanic Africa*, vol. 4, Leiden, Brill.

<sup>12</sup> BLOOM M. Jonathan, « Paper in Sudanic Africa » in SHAMIL JEPPIE and SOULEYMANE BACHIR DIAGNE (éds), *The Meanings of Timbuktu*, Cape Town-Dakar, HSRC-Codesria, 2008, p. 45-58.

<sup>13</sup> PASSARGE Siegfried, *Adamawa : Rapport de l’expédition du comité allemande pour le Cameroun au cours des années 1893-1894*, traduit de l’allemand et présenté par Mohammadou Eldridge, Paris, Karthala, 2010.

<sup>14</sup> STAUDINGUER Paul, *In the heart of the Hausa states*, 2 vol., translated by Johanna E. Moody, Athens, Ohio University Press, 1990.

<sup>15</sup> BARTH Henrich, *Travels and discoveries in North and Central Africa*, New York, Harper and Brothers, 1857.

<sup>16</sup> NACHTIGAL Gustav, *Sahara and Sudan*, Traduit de l’allemand (avec une nouvelle introduction et des notes) par Fisher A.G.B. and Harper H. J., Londres-Atlantic Highlands, Hurst-Humanities Press International, 1879/1987.

<sup>17</sup> Ade Ajayi Jacob Festus, « The Ibadan School of History », in TOYIN FALOLA (ed), *Tradition and Change in Africa. The essays of Ade Ajayi J.F.*, Trenton, Africa World Press, 2000, p. 377-388.

<sup>18</sup> SEYNI MOUMOUNI et PAWLIKOVÁ-VILHANOVÁ Viera (éds), *Le temps des Oulemas : Les manuscrits africains comme sources historiques*, coll. Etudes nigériennes n° 61, Niamey, UAM-UAI.

partie septentrionale du Cameroun. Quel que soit le support utilisé, une chose est certaine : la graphie si particulière des manuscrits varie d’une classe sociale à une autre, en fonction du temps et de l’espace.

### Typologie d’écritures

Dans les régions situées aux abords sud du Lac Tchad, dans l’Adamawa ou en pays bamoun, c’est le style *kûfî* ou coufique qui prédomine avec cependant quelques variations de moindre importance. Brièvement, on peut retenir que l’écriture coufique est caractérisée par une graphie originale fondée sur son angulosité et ses formes carrées prononcées, faites de courts traits verticaux et de lignes horizontales prolongées. Contrastant avec ces verticales basses, les lignes horizontales sont longues. Développé dans la ville de Koufa en Irak, le *kûfî* serait la plus ancienne forme calligraphique de l’arabe, provenant d’une modification du syriaque ancien. Les premiers exemplaires du Coran seraient calligraphiés suivant cette norme. Sous une forme modifiée, plus carrée, on le retrouve sur de nombreux monuments musulmans.

De cette écriture coufique naquit le *sûdânî* qui est très développé au Cameroun. Le style *sûdânî* a d’abord été créé à Tombouctou au début du 13<sup>e</sup> siècle avant de se développer en Afrique sub-saharienne. Le *sûdânî* est un script ouest-africain créé en 1886 par Octave Houdas dans un article important sur le script maghrébin.<sup>19</sup> Ses lignes sont plus épaisses et ses lettres plus denses que les styles orientaux ou d’influence orientale, dont la Maghribi, sorte d’écriture cursive avec des courbes ouvertes comportant des boucles rondes. C’est le style en vogue dans toute la zone du bassin tchadien ouverte à une double influence maghrébine et orientale. Le plus usité toutefois demeure le style *sûdânî* qui a été vulgarisé au Cameroun par les célèbres marabouts itinérants kanuri (goni). Aux 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles, au plus haut point du militantisme peul dans la sous-région, les goni ont accompagné partout les armées peules et ils sont devenus un pilier fondamental dans la légitimation des activités guerrières, la mise sur pied des théocraties et la structuration de celles-ci autour d’une institution politique hiérarchisée (*faada*). Un aperçu sur la toponymie des quartiers attenants aux chefferies peules dans le Nord-Cameroun permet de se faire une idée précise du rôle et de la place des Kanuri dans la construction administrative de la ville musulmane au Cameroun. Le style d’écriture qu’ils ont contribué à vulgariser dans les écoles coraniques – le *sûdânî* – s’est imposé comme le style privilégié des manuscrits arabes dans l’ensemble régional. Mieux, le *Sûdânî* est non seulement utilisé pour la rédaction des manuscrits en écriture et langue arabes, mais aussi les manuscrits en écriture arabe certes, mais en langues africaines (*ajami*) comme le fulfulde, le hausa, le yoruba, le koole, etc. Certains érudits versés dans la technique rédactionnelle s’impliquent davantage dans cette entreprise au point de concevoir un alphabet propre aux langues locales. Les expériences plutôt réussies de Modibbo Dahirou et de Bouba Djama’a sont encore de fraîche mémoire pour témoigner, si nécessaire, de l’existence de telles passerelles entre transmission du savoir à travers l’écrit et création du savoir, entre inculturation de la technique rédactionnelle et indigénisation du savoir.

### Thématiques et aspects codicologiques

Qu’ils s’agissent des manuscrits arabes ou/et *ajami*, les thématiques abordées sont variées, diverses et plurielles. Celles-ci vont des sciences religieuses, juridiques, sociales et économiques à la diplomatie, l’épistolaire, la chronique, la poésie et, de manière implicite, la pharmacopée traditionnelle, en intégrant la correspondance administrative et l’anthropologie sociale. Les thèmes soulevés peuvent ainsi être regroupés en deux principales catégories que sont les sciences sociales et les lettres. Au stade actuel des recherches entreprises au Cameroun, nous n’avons pas rencontré des manuscrits consacrés exclusivement aux pathologies et à la pharmacopée traditionnelle.

Au milieu des années 1960, plusieurs dossiers incluant des chroniques et traités religieux ont été répertoriés et rendus publics grâce aux travaux publiés par Eldridge Mohammadou.<sup>20</sup> Ceux des manuscrits inventoriés par cet éminent chercheur, dont un grand nombre n’a pas fait l’objet de publication, ont, très probablement pour des raisons de sécurisation desdits documents, été confiés à son employeur, le Centre for Trans-Saharan Studies de l’Université de Maiduguri (Nigeria). Ces manuscrits arabes ou *kirgam* décrivent pour l’essentiel les hauts faits des royaumes du Mandara, la vie sociale, la titulature, les conquêtes militaires et les relations d’échanges entre le Bornou et ses provinces vassales depuis le règne d’Idriss Aloma au 16<sup>e</sup> siècle jusqu’à la période coloniale du début de 20<sup>e</sup> siècle.

L’Empire de Bornou et les Etats Hausa ont développé le script maghrébin au point de lui donner une caractéristique propre qui a connu une large diffusion dans l’Adamawa, grâce à la vulgarisation des manuscrits coraniques. Le plus ancien manuscrit coranique qu’on peut attribuer à cette région est celui examiné

<sup>19</sup> HOUDAS Octave, « Essai sur l’écriture maghrébine », Nouveaux mélanges orientaux, Paris, Ecole des langues orientales vivantes, 1886.

<sup>20</sup> MOHAMMADOU Eldridge (1934-2004) est le premier Camerounais à effectuer des recherches pionnières sur les manuscrits arabes et ajami et à les utiliser comme sources de l’histoire des peuples et des cultures. Les principaux travaux en la matière sont les suivants : « Introduction à la littérature peule du Nord-Cameroun », Abbia 3, 1963, pp. 66-72 ; « Pour servir à l’histoire du Cameroun : La chronique de Bouba Njidda Rey », Abbia 4, 1963, pp. 17-55 ; « Un manuscrit peul sur l’histoire de Garoua », par Mal Hammadou Bassoro ». Abbia 8, 1965 ; Abbo Mohammadou & Mohammadou, Eldridge, « Un nouveau manuscrit arabe sur l’histoire du Mandara », Revue Camerounaise d’Histoire 1, 1971, pp. 129 ; Le royaume du Wandala ou Mandara au XIX<sup>e</sup> siècle, Tokyo, ILCAA, 1982.

par Bivar A.D.H. à Maiduguri. Le colophon de ce manuscrit dont les marges sont remplies de commentaires en langue kanembu dit qu’il a été achevé le 1er Juamada II 1080 (le dimanche 27 octobre 1669). Bivar, rapporte Blair, aurait conclu que cette version bilingue du manuscrit aurait été produite à Birni Ngazargamu, l’ancienne capitale de l’Empire du Bornou détruite par les Peuls en 1808.<sup>21</sup>

De manière générale, ces manuscrits coraniques sont composés de 400 à 500 feuilles de papier mobiles coupées manuellement et mesurant chacune entre 20 et 25 centimètres de long et entre 17 et 20 de large. Ils sont rédigés en double couleur, l’encre noire est réservée à l’écriture des consonnes et la référence paginale alors que la couleur rouge est affectée à la vocalisation, au titrage (*basmla*)<sup>22</sup> des chapitres (sourates) et à la ponctuation (‘ayât). Au plan orthographique, les signes diacritiques des lettres fa et qaf ne sont pas identiques à ceux pratiqués en Orient. Les lettres fa, qâf, nûn, ya et ta marbûta n’ont pas de diacritique ou de point. Les voyelles, *sukûn*, *fatha*, *kasra*, *madda* et le *shadda* (marque de la germination) sont inscrits en rouge, tout comme la hamzat alqat’ (hamza de rupture). De même, les têtes de chapitres (basmla) sont inscrites en rouge (cf. fac-similé 1).

**Fac-similé 1** : Première page du Coran rédigé par Aboubakari Amma, ca. 1910



Source : fonds privés.

<sup>21</sup> BLAIR S. Sheila., « La calligraphie arabe en Afrique de l’Ouest », SHAMIL JEPPIE et SOULEYMANE BACHIR DIAGNE, Tombouctou : Pour une histoire de l’érudition en Afrique de l’Ouest, traduit de l’anglais par OUSMANE KANE, Dakar-Cape Town, Codesria-HSRC, 2011, p. 65-84 .  
<sup>22</sup> Le basmla est une formule abrégée de *بسم الله الرحمن الرحيم* (Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux).

S’agissant des biographies des souverains ayant marqué leur passage au pouvoir, des chroniques et des monographies sur les lieux de résidence du suzerain, nous avons inventorié, grâce au concours des doctorants en histoire (Aboubakari Modibbo Amadou, Halirou Mohammadou), des érudits musulmans (Mahmoudou Mal Bakari, Aladji Ibrahim Goni, Amadou Bassoro), des passionnés d’histoire (Aladji Bobbo Amadou, Père Giuseppe Parietti) et des collègues enseignants de l’université de Ngaoundéré, de nombreux manuscrits arabes et *ajami* sur les lieux de leur conservation, à savoir les bibliothèques privées des résidences royales à Bogo, Bibémi et Banyo.

Certains de ces manuscrits, en dépit de leur poids, étant donné qu’ils sont rédigés sur du papier italien, et des intempéries auxquelles ils ont dû faire face pendant la durée de leur conservation, sont relativement bien entretenus. Le premier exemplaire du Coran traduit en fulfulde trouvé dans les cantines de Modibbo Aladji Ousmanu de Bogo,<sup>23</sup> une localité située à l’est de la ville de Maroua dans l’Extrême-nord du pays, tout comme la biographie de Oussamatou, conquérant peul de Kontcha<sup>24</sup> dans le sud-ouest de l’Adamawa relèvent de cette catégorie. D’autres manuscrits en revanche se sont détériorés au fil du temps, rongés par des termites ou par d’autres insectes friands de cellulose. L’humidité abondante en saison pluvieuse est en effet la principale cause du développement important de champignons sur les surfaces du papier, rendant ainsi l’écriture illisible. Le papier ayant, à la longue, pris une couleur noirâtre, s’émiette au toucher pour se transformer en fibres de poussière.

Pour l’essentiel, les manuscrits arabes abordant des thématiques en rapport avec les sciences sociales sont des copies plus ou moins fidèles des traités juridiques d’érudits célèbres tels al-Maghili,<sup>25</sup> Al-Qayrawâni<sup>26</sup> et ceux des Dan Fodio.<sup>27</sup> La reproduction des textes juridiques d’illustres maîtres confrériques sous forme des manuscrits arabes n’est cependant pas une entreprise passive et dépouillée d’influences locales. Bien au contraire, celle-ci participe d’une dynamique normative qui intègre le processus d’apprentissage, de la transmission du savoir et de l’émulation des disciples. Au terme de ce parcours initiatique vers l’érudition et l’acquisition d’une solide expérience, les apprenants parviennent à la maîtrise extérieure (*ẓāhir*) et intérieure (*bātin*) des corpus manuscrits. C’est aussi un cheminement initiatique qui facilite l’ancrage des articles de foi (*‘aqida*) et leur « inculturation » en milieu culturel peul. Parvenus au stade supérieur d’acquisition des connaissances liées à la maîtrise de la technique rédactionnelle, les disciples sont généralement recrutés dans les différentes chancelleries royales où ils se consacrent désormais à la rédaction de l’histoire officielle. Les chroniques militaires, les biographies des familles régnantes et les monographies des lieux de résidence des suzerains que nous avons dépouillées à Bogo, Bibémi et Banyo, soit environ 20% des fonds existants, dateraient de la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Ils relatent, avec un grand souci de détails et une partialité évidente, les campagnes militaires des armées musulmanes dans la savane camerounaise.

Ceux des manuscrits répertoriés sous cette catégorie des chroniques sociales sont, comparativement aux productions épistolaires, les plus nombreux et les mieux conservés dans des collections privées. Chaque résidence royale de notre échantillonnage en possède plusieurs exemplaires et toutes les anciennes familles maraboutiques en disposent également en grande quantité. Le seul regret qu’on puisse formuler à cet égard est que leurs contenus ne soient pas enseignés dans des écoles coraniques contemporaines et que tous ces manuscrits emballés loin des regards ne servent finalement qu’à la décoration.

La deuxième catégorie de manuscrits constitués de différents courriers inclut des textes littéraires (poésie et prose exclusivement) et des productions épistolaires issues des correspondances administratives entre le « commandement européen » et le « commandement indigène ».

Les poèmes et les textes prosodiques sont rédigés presque totalement en *ajami* (fulfulde) ou en alternance arabe et fulfulde, avec une utilisation professionnelle et artistique de la métrique arabe et de ses multiples déclinaisons. Les textes ici sont rimés et rythmés et ils épousent une musicalité qui n’est pas sans rappeler les influences musicales des pasteurs nomades ouest-africains. Ils reprennent en outre les thèmes classiques de qasida arabe, en valorisant la nostalgie des temps anciens, la mélancolie, la bravoure, le courage, le respect de la parole donnée, la justice sociale, entre autres. Il existe par ailleurs des panégyriques, des satires et des thématiques valorisant la vie nomade, la beauté féminine et l’épicurisme. Ils sont composés par des hommes de sciences (malloum) et des érudits (*modibbo*, pl. *modibbe*) qui, usant d’une langue intermédiaire entre le fulfulde et l’arabe par l’emploi subtil d’un vocabulaire recherché, font circuler des textes dont la compréhension, réservée à une élite intellectuelle (*hâssat*) plutôt sympathisante, voire complice, les préserve d’un certain ostracisme populaire (cf. fac-similé 2).

<sup>23</sup> HAMADOU ADAMA et ABOUBAKARY MODIBBO AMADOU « Modibbo al-Hâjj Usmanu (1884-1970) : the life of a Muslim Teacher and Judge in Bogo (North-Cameroon) », Sudanic Africa, A Journal of Historical Sources, Bergen, 9, 1999, p. 71-91.

<sup>24</sup> HAMADOU ADAMA et THIerno MOUCTAR BAH Un manuscrit arabe sur l’histoire du Royaume de Kontcha dans le Nord-Cameroun (XIX<sup>e</sup> - XX<sup>e</sup> siècle), Rabat, Institut des Études Africaines, Université Mohamed V, 2001.

<sup>25</sup> Muhammad ibn Abd al-Karim AL-MAGHILI, plus connu sous le nom de Muhammad al-Maghili (m. ca 1505) est un savant musulman originaire de Tlemcen dans l’actuelle Algérie. Sa vie a été étroitement mêlée à l’histoire du Bilād as-Sūdān. Il est plus connu au Cameroun en raison de sa correspondance avec le sultan Askya Mohammed du Mali. Le sultan Mohammed Bello (m. 1873), fils du Calife Ousman dan Fodio, le cite plusieurs fois dans son ouvrage Infâq al-maysar fî ta’rîh bilâd at-Takrûr (éd. C. E. J. Whitting, Londres, 1957).

<sup>26</sup> AL-QAYRAWANI, Ibn Abî Zayd, ar-Risâla, éd. et trad. L. BERCHER, La Risâla ou Epître sur les éléments du dogme et de la foi de l’Islam selon le rite malikite, Alger, 6<sup>e</sup> édition, 1975.

<sup>27</sup> Voir notamment, SEYNI MOUMOUNI, Vie et œuvre du Cheik Usmân dan Fodio (1754-1817) : de l’Islam au soufisme, L’Harmattan, Paris, 2008.



*Source* : fonds privés.

A côté de cette littérature volontairement « subversive » et « indocile » à certains égards, existent de nombreuses correspondances administratives entre autorités coloniales et chefs traditionnels, toutes produites après la mise sous contrôle effectif par les puissances coloniales (Allemagne, France et Angleterre) des théocraties musulmanes au tout début du 20<sup>e</sup> siècle. La quasi-totalité des correspondances manuscrites émanent des chefs musulmans locaux (*laamido*, pl. *laamibe*). Elles sont généralement traduites et archivées dans des services administratifs du « commandement européen ». Après l'indépendance du Cameroun en 1960, elles ont été reversées aux Archives nationales de Yaoundé et rangées au milieu des dossiers portant la mention « Affaires politiques et administratives ». Les réponses des autorités politiques coloniales aux correspondances manuscrites en arabe leur parviennent habituellement en allemand,

pour la période allant de 1884 à février 1916, ou en français, à partir de mars 1916. Ainsi, la mise en place d'un nouvel ordre européen par la concrétisation du fait colonial s'est accompagnée d'un recrutement dans les services administratifs d'interprètes et de traducteurs chargés de faciliter la communication entre administrateurs et administrés.

Au plan de la forme, les lettres sont généralement courtes (deux pages pour les plus longues) et vont directement à l'essentiel, sans s'encombrer des formules laudatives adressées au prophète de l'islam, puisque le destinataire n'est pas de la communauté musulmane. Les écrits sont aérés et certains mots sont vocalisés, ce qui révèle le souci de l'expéditeur de mieux se faire comprendre par le destinataire et le niveau bas des traducteurs exerçant auprès des administrateurs coloniaux. Elles ne comportent pas de ponctuation ou de datation précise. Seules les indications patronymiques et/ou chronologiques fournies par le commanditaire aux niveaux de l'incipit et/ou de l'explicit permettent de restituer le manuscrit dans son contexte temporel. Les éléments caractéristiques de l'incipit sont la *hamdala*<sup>28</sup> ou ce qui suit les mots *ammâ ba'du*. Ces derniers mots et les termes *qâla* ou *qâla Allah ta'âlâ* se comportent comme de véritables séparateurs dans les correspondances administratives. Il est rare de rencontrer des signes de ponctuation géométriques tels que les trois points « ... » ou un médaillon spécifique. Trois formules, la *basmala*, *hamdala* et *tasliya*,<sup>29</sup> caractérisent l'incipit dans pratiquement la quasi-totalité des manuscrits administratifs rédigés par les chefs musulmans de l'Adamawa. En ce qui concerne l'explicit (ou desinit), il désigne le dernier mot du texte et il se décline en des formules pieuses (eulogie). La mention du terme *intahâ* signale souvent l'explicit dans la diplomatie. Sur certaines correspondances sanctionnant un rapport fiscal annuel, engageant une plainte contre les velléités hégémonistes d'un *laamido* plus puissant ou apportant des renseignements sur les mouvements des bovins, le sceau du commanditaire est porté dans une graphie distincte du texte initial à la fin du manuscrit, après les formules de salutations finales (*wa-s-salâm*) (cf. fac-similé 3).

---

<sup>28</sup> Le *hamdala* est une Formule abrégée de glorification de Dieu لله الحمد (Gloire à Dieu).

<sup>29</sup> Le *tasliya* est une Formule abrégée d'eulogie prononcée après le nom du Prophète Mohammed : وسلم عليّه الله صلى (Que la bénédiction et le salut soient sur lui).

بِسْمِ اللَّهِ الْحَمْدُ لِلَّهِ وَحْدَهُ  
 بِمَرْوَزِيرِ تَحِيَّةٍ وَسَلَامٍ أَعْلَامُكُمْ أَنْتُمْ مَعَ  
 جَمَاعَتِهِمْ وَلَا تُنْزِلُ نَحْبُ أَمِيرِ غَرْوَارِ طُ عَيْنِ سَوَابِ  
 مَعَ جَمَاعَتِهِ الْعَرَبِيِّ لَا يُحِبُّ أَمِيرِ غَرْوَارِ قُورِ عِبَاسٍ مَعَ  
 جَمَاعَتِهِ الْخَوْسِيِّ لَا يُحِبُّ أَمِيرِ غَرْوَارِ هَكَذَا أَعْلَامُ عَيْنِ  
 الْخَوْسِيِّ مَعَ جَمَاعَتِهِ هَكَذَا لَوْ دُونَ تَبْرُكِي مَعَ جَمَاعَتِهِ  
 هَكَذَا أَرْطَرِي مَعَ جَمَاعَتِهِ أَيْضًا أَرْطَرِي مَعَ  
 تَغْمَعِ مَعَ جَمَاعَتِهِ لَا يُحِبُّ أَمِيرِ غَرْوَارِ هَكَذَا أَرْطَرِي  
 لَا يُحِبُّ أَمِيرِ غَرْوَارِ أَيْضًا أَرْطَرِي مَعَ جَمَاعَتِهِ  
 لَا يُحِبُّ أَمِيرِ غَرْوَارِ هَكَذَا أَرْطَرِي هَكَذَا أَيْضًا لَدُنْ  
 هَكَذَا أَرْطَرِي مَعَ جَمَاعَتِهِ هَكَذَا أَرْطَرِي  
 مَعَ جَمَاعَتِهِ هَكَذَا أَرْطَرِي مَعَ جَمَاعَتِهِ هَكَذَا  
 أَرْطَرِي مَعَ جَمَاعَتِهِ أَيْضًا أَرْطَرِي مَعَ  
 جَمَاعَتِهِ لَا يُحِبُّ أَمِيرِ غَرْوَارِ هَكَذَا أَرْطَرِي مَعَ  
 جَمَاعَتِهِ لَا يُحِبُّ أَمِيرِ غَرْوَارِ هَكَذَا أَرْطَرِي مَعَ  
 لَا يُحِبُّ أَمِيرِ غَرْوَارِ وَالْحَاجُّ أَرْطَرِي أَوْ عَيْنِ نَاذُ كُورِنَا  
 وَأَنَا تَنْدَا كَبِيرِنَا وَصَغِيرِنَا أَوْ مَخْتَلَعٍ بَيْنَا قُلْ  
 وَكُوفِيلِ أَمِيرِنَا بِإِتْمَاعِهِ وَنَحْرُ لِسْمِ نَقِيلِ لَارِ أَمِيرِ نَاذُ عَزْمِ أَوْ السَّلَامِ

Source : fonds privés.

La *description* codicologique de ces textes montre que l'incipit, tout comme l'explicit, comporté très peu ou pas du tout de références coraniques, à l'instar de basmala ou de *hamdala* telles que cela figure dans les hagiographies, chroniques et monographies. Le papier utilisé est de petit format et il n'existe pas de commentaires sur les marges du document. Les lignes sont plus espacées et elles sont réparties sur l'ensemble du papier de manière centrée avec des marges d'environ 2 cm, traduisant de fait une La calligraphie des correspondances est légèrement différente de celle utilisée pour la rédaction des œuvres littéraires. Pour ces derniers cas, le rédacteur ou le copiste fait recours à un style intermédiaire qui se situerait entre le *kâfi* et le *nuskhî*. Là aussi, la volonté d'embellissement de l'ensemble y est manifeste.

### 3. Difficultés et perspectives

Les difficultés inhérentes à l'entreprise d'inventaire des manuscrits arabes et *ajami* au Cameroun sont de plusieurs ordres. Nous avons énuméré trois principaux écueils :

1. En tout premier lieu, figure l'insuffisance et l'indisponibilité des ressources humaines. Les intellectuels « non europhones » nourrissent en effet une certaine méfiance, dès lors qu'il est question de collaboration avec des élites occidentalisées et l'inverse n'est pas moins vrai.
2. La détérioration avancée des manuscrits dont certains portent des taches d'humidité ne facilite pas non plus la lecture et leur identification. De nombreux manuscrits ne portent pas de points diacritiques et la distinction des consonnes n'est pas toujours aisée. La question de la chronologie des œuvres manuscrites n'est pas encore résolue.
3. Les rédacteurs des manuscrits, souvent issus de milieux pluriculturels, utilisent en sus de l'arabe, deux ou plusieurs autres langues locales (fulfulde, hausa, koole). La traduction et l'interprétation exactes des œuvres manuscrites deviennent de plus en plus problématiques et sujettes à plusieurs controverses.

Ces difficultés ne sont pas insurmontables, bien au contraire. L'enthousiasme de jeunes chercheurs issus des deux écoles (arabe et occidentale), leur passion pour des sources manuscrites arabes et leur engagement dans l'écriture, voire la réécriture de l'histoire, à partir d'une approche pluridisciplinaire et sous-régionale, est une véritable source d'espoir.

### Conclusion

Pour conclure cette brève présentation de l'état des lieux des manuscrits arabes et *ajami* au Cameroun, on peut retenir les enseignements suivants :

Tout d'abord, la production d'œuvres manuscrites arabes et *ajami* est fonction de niveau intellectuel des scribes, de la collaboration qu'ils entretiennent avec les princes régnants et de la proximité des foyers de production du savoir islamique que sont Bornou, Yola, Sokoto, Kano, etc., auxquels ils sont affiliés et avec lesquels ils échangent, communiquent et s'influencent mutuellement.

Ensuite, les panégyriques ont été produits en grande quantité à Bogo et dans sa région, alors que Bibémi, du fait de la présence d'un mouvement insurrectionnel animé par les disciples du mahdisme entre 1890 et 1905, a émis de nombreuses correspondances qui sont pour la plupart de précieux bulletins de renseignements, au profit des administrations coloniales sympathisantes. Grâce à sa position géographique à la frontière méridionale de l'émirat de l'Adamawa, Banyo a été le site le plus important de production des chroniques militaires qui relatent les exploits guerriers des conquérants jihadistes engagés en direction de la zone équatoriale.

Puis, très peu de manuscrits sont antérieurs à 1850 et tous ont pour support le papier italien. Leur caractère récent ne leur confère pas une originalité distincte du modèle rédactionnel des cours royales de Bornou, Sokoto, Yola ou Kano.

Enfin, les recherches entreprises jusque-là sur les manuscrits arabes et *ajami* confirment l'existence au plan régional de puissants réseaux d'intellectuels au sein des confréries religieuses dont les principales sont la *tidjaniyya*, la *qadiriyya* et la *mahdiyya*. C'est à travers ces confréries qu'opèrent cheikhs maghrébins et marabouts itinérants, en veillant à l'application stricte de la *tariqa* (voie, règle particulière) que se sont fixés les différents ordres mystiques. C'est également auprès de ces maîtres venus des contrées lointaines que se forment et se recyclent les jeunes élèves à la direction de la vie religieuse, au métier de juge mais aussi à la rédaction littéraire, à la correspondance administrative et à la chronique.

Sans ces échanges de services entre pouvoir *lamidal* et autorités maraboutiques, sans une collaboration mutuellement bénéfique entre chefs locaux et administration coloniale, chacun tirant parti de ce qu'on pourrait considérer comme un compromis historique réaliste, les rédacteurs de manuscrits, les copistes et tous les hommes des belles lettres n'auraient probablement jamais réalisé de si importantes œuvres.

### Bibliographie

ABWA Daniel, Commissaires et Hauts-Commissaires de la France au Cameroun (1916-1960) : Ces hommes qui ont cçonné politiquement le Cameroun, Yaoundé, PUY/UCAC, 1998, p. 121-190.

ADE AJAYI Jacob Festus, « The Ibadan School of History », in TOYIN FALOLA (ed), Tradition and Change in Africa. The essays of Ade Ajayi J.F., Trenton, Africa World Press, 2000, p. 377-388.

AL-QAYRAWANI, Ibn Abî Zayd, ar-Risâla, éd. et trad. Louis BERCHER, La Risâla ou Epître sur les éléments du dogme et de la foi de l'Islam selon le rite malikite, Alger, 6è édition, 1975.

BARTH Henrich, *Travels and discoveries in North and Central Africa*, New York, Harper and Brothers, 1857.

BLAIR S. Sheila, « La calligraphie arabe en Afrique de l'Ouest », SHAMIL JEPPIE et SOULEYMANE BACHIR DIAGNE, *Tombouctou : Pour une histoire de l'érudition en Afrique de l'Ouest*, traduit de l'anglais par Ousmane Kane, Dakar-Cape Town, Codesria-HSRC, 2011, p. 65-84 .

BLOOM M. Jonathan, « Paper in Sudanic Africa » in SHAMIL JEPPIE and SOULEYMANE BACHIR DIAGNE (éds), *The Meanings of Timbuktu*, Cape Town-Dakar, HSRC-Codesria, 2008, p. 45-58.

HAMADOU ADAMA et BAH THIerno MOUCTAR, *Un manuscrit arabe sur l'histoire du Royaume de Kontcha dans le Nord-Cameroun (XIX<sup>e</sup> - XX<sup>e</sup> siècle)*, Rabat, Institut des Études Africaines, Université Mohamed V, 2001.

HAMADOU ADAMA et MODIBBO AMADOU ABOUBAKARY, « Modibbo al-Hâjj Usmanu (1884-1970) : the life of a Muslim Teacher and Judge in Bogo (North-Cameroon) », *Sudanic Africa, A Journal of Historical Sources*, Bergen, 9, 1999, p. 71-91,

HOUDAS Octave, « Essai sur l'écriture maghrébine », *Nouveaux mélanges orientaux*, Paris, Ecole des langues orientales vivantes, 1886.

HAMID BOBBOYI and John O. HUNWICK, « Bornu, Wadai and Adamawa », in John O. HUNWICK, (ed), *Arabic Literature of Africa*, Vol. II, *The Writings of Central Sudanic Africa*, 1995, p. 383-438.

HUNWICK O. John, *Arabic literature of Africa: The Writings of western Sudanic Africa*, vol. 4, Leiden, Brill.

MOHAMMADOU Eldridge, *Le royaume du Wandala ou Mandara au XIX<sup>e</sup> siècle*, Tokyo, ILCAA, 1982.

MONTEIL Vincent, « Les manuscrits historiques arabo-africains (II) », *Bulletin de l'IFAN*, XXVIII, sér. B, n° 3-4, 1966, p. 668-675.

NACHTIGAL Gustav, *Sahara and Sudan*, Traduit de l'allemand (avec une nouvelle introduction et des notes) par Fisher A.G.B. and Harper H. J., Londres-Atlantic Highlands, Hurst-Humanities Press International, 1879/1987.

PASSARGE Siegfried, *Adamawa : Rapport de l'expédition du comité allemande pour le Cameroun au cours des années 1893-1894*, traduit de l'allemand et présenté par MOHAMMADOU Eldridge, Paris, Karthala, 2010.

SEYNI MOUMOUNI et PAWLIKOVÁ-VILHANOVÁ Viera (éds), *Le temps des Oulemas : Les manuscrits africains comme sources historiques*, coll. *Études nigériennes* n° 61, Niamey, UAM-UAI.

SEYNI MOUMOUNI, *Vie et œuvre du Cheik Usmân dan Fodio (1754-1817) : de l'Islam au soufisme*, L'Harmattan, Paris, 2008.

STAUDINGUER Paul, *In the heart of the Hausa states*, 2 vol., translated by Johanna E. Moody, Athens, Ohio University Press, 1990.

WALZ Terence, « The paper trade of Egypt and the Sudan in the eighteenth and nineteenth centuries » in DALY M. W (ed), *Modernization in the Sudan. Essays in honor of Richard Hill*, New York, Lilian Berber Press, 1985.

This article is copyright of the Author. It is published under a [Creative Commons Attribution License](http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/) (CC BY 4.0

<http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>) that allows others to share the work with an acknowledgement of the work's authorship and initial publication in this journal.



Ce(tte) œuvre est mise à disposition selon les termes de la

[Licence Creative Commons Attribution 4.0 International](http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/).